

LE RÉVEIL SAINT-PIERRAIS

Journal Républicain

PRIX DE L'ABONNEMENT (payable d'avance).

Pour la Colonie

Un an..... 12 fr. 00. — Six mois..... 7 fr. 00

Union Postale

Un an..... 15 fr. 00. — Six mois..... 8 fr. 00

J.-B. GIRARDIN

Directeur-Gérant

Rue du Barachois



PRIX DES ANNONCES.

Une à six lignes..... 3 fr. 00

Chaque ligne au-dessus..... 0 fr. 40

Nécrologie

Un cablogramme reçu ce matin nous apprend la nouvelle de la mort de Charles Delmont, fils cadet de M^{re} Alcide Delmont. Ce malheur a frappé notre ami et sa famille, durant leur traversée de St-John New Brunswick à Liverpool. Nous ne saurions dire notre tristesse.

En faisant part à tous nos amis de cette déconcertante nouvelle, nous croyons être les interprètes de tous ceux qui ont su apprécier M. Delmont, en envoyant à sa digne compagne et à lui l'expression émue de nos condoléances.

L'ANONYMAT

Dans un précédent numéro, un de nos collaborateurs a publié sous le titre « La critique est aisée et l'art difficile » un article satirique où il mit sur la sellette un détracteur quelconque de notre journal — Cet article nous a valu, de la part de nos lecteurs, de nombreuses marques d'approbation ; aussi, loin de varier dans notre ligne de conduite nous ne ferons que persévérer dans la voie où nous sommes entrés.

Sans vouloir comparer notre humble « Réveil » aux grands périodiques, aux grands journaux quotidiens, sans vouloir nous mettre en parallèle avec les écrivains de génie, les journalistes célèbres qui illustrèrent la presse Française au siècle dernier, il nous est bien permis de dire et de prouver que nous n'avons pas inauguré, que nous n'avons par créé un nouvel état de choses, et que dans la presse l'anonymat est non seulement admis, mais qu'il y a droit de cité, qu'il y vit en maître ; qu'enfin nous avons de glorieux devanciers.

Il n'entre pas dans nos vues de faire l'histoire du journalisme contemporain, on pourrait, à juste titre, nous accuser de prétention outrée, ce que nous voulons seulement c'est montrer comment depuis que le journalisme est entré dans nos mœurs, c'est presque toujours — à moins d'avoir acquis la célébrité — sous le couvert de l'anonymat ou au moyen de pseudonymes, que les écri-

vains livrent leur prose à la publicité.

L'époque du XIX^{me} siècle la plus fertile en publications littéraires et politiques d'un réel mérite fut certes celle qui s'écoula de 1830 à la chute de l'Empire.

Sans nous occuper d'opinions politiques ou religieuses, nous citerons, au hasard de la plume, quelques noms de littérateurs qui, avant d'arriver à la célébrité, ne rougirent pas de cacher leur nom pour faire leur essai littéraires et même avancer dans la voie glorieuse.

A côté des : de Pontmartin, Armand Carrel, Lamartine, Guizot, Ledru Rollin, Thiers, Granier de Cassagnac, Montalambert, Dupanloup, Vuillot comme politiques, Ste-Beuve, Jules Jeannin, Henri Heine, Alphonse Karr, comme critiques ne vit-on pas des hommes tels que : Gérard de Nerval (de son vrai nom Gérard Labrunie), Barbey d'Aurevilly, de Saint-Victor, Arsène Houssaye, Nisard, John Lemoine, Cuvillier-Fleury, Assolant, Jules Simon (Jules Suisse) Mérimée, P. Mazerolle, (Anthoine Loude), About, Labiche, Henri de Pène — nous en passons, et des meilleurs — qui ne se crurent nullement deshonorés d'avoir débuté sous le couvert de l'anonymat.

Avant la chute de l'Empire autour de Thiers, Jules Favre, Jules Simon, Crémieux, Challemel-Lacour, Arago, Hugo, Delescluze ne vit-on pas les jeunes Paul - Bert, Jules Ferry, Spuller, Méline, Ranc, Jules Levallois qui furent les apôtres anonymes de la liberté et les accusateurs du deux décembre. Gambetta lui-même fit son apprentissage-passez nous le mot — en rendant modestement compte à l'Europe des séances du corps Législatif qu'il suivait toujours avec assiduité.

— Prenons des exemples dans la presse actuelle. Est-ce que autour des rédacteurs en chef, de la République Française, du Gaulois, de la Justice, du Soleil, de la Libre Parole du Matin, de l'Autorité, de l'Aurore, est-ce que autour de Hervé, Méline, Clémenceau, Cassagnac, Drumont, Rochefort, Jaurès et autres ne gravite pas une pleiade d'écrivains — de jeunes surtout qui sont là pour remplacer les chefs au besoin et plus tard combler les vides ? Est-ce que l'on ne voit pas

Jean de Nivelle, remplacer Hervé ; Gallus Drumont ; Interim, Cassagnac ; X, Clémenceau et Z, Rochefort

Rochefort n'a-t-il pas signé Grimsel et autres pseudonymes.

Les célèbres critiques Henry Fouquier et Emile Bergerat n'ont-ils pas écrit dans nos principaux quotidiens sous les noms de Nestor, Colomba, Caliban ?

Combien ont connu le vrai nom de Quatrelles et sa haute situation administrative.

Et Ignotus le brillant collaborateur du Figaro ?

Whist le diplomate avisé, qui sait son nom ?

Severine n'a-t-elle pas écrit au Matin au Gil Blas, à l'Eclair sous divers pseudonymes et notamment sous celui de Jacqueline ?

Les échos si réputés du Figaro, du Gil Blas, du Temps, du Journal ne sont jamais signés si ce n'est de : Nain Jaune, Domino Rose, Quart d'Œil, Passavant, Joinville, Sphinx etc.

A l'époque du Boulangisme, comme pendant les scandales du Panama et les différentes phases de l'affaire Dreyfus ne vit-on pas ces graves questions traitées dans la presse parisienne par des personnalités anonymes.

Toutes les révélations qui furent faites ne furent-elles pas signées : de trois étoiles, d'un Masque de fer, d'un Domino noir d'un O, d'un X ou d' ?

Qui connaît Thomas Grimm du Petit Journal dont l'inspirateur est le sénateur Prévot.

Qui connaît Jean Frolo du Petit Parisien dont le directeur est M. J. Dupuy ancien Ministre.

Qui connaît le Moine de la Croix le Journal des assumptionnistes ?

Ne sont-ce pas là des pseudonymes propriétés du journal qui cachent de nombreux anonymes.

Et après tant d'exemples et avec autant de devanciers célèbres l'on voudrait que le Réveil ne suive pas la loi commune, l'on voudrait que ses malheureux rédacteurs, qui sont des hommes de bonne volonté, sans être journalistes, se missent au pilori pour être la proie facile d'esprits chagrins ou de critiqueurs en chambre. Allons donc ! ne vaut-il pas mieux suivre la règle générale et continuer à éclairer, à réveiller le pays

quitte ne contenter quelques Bas bleus, pédants et à déplaïre à certains amis d'ombre, à certains chevaliers du silence.

Il terminons par un souvenir littéraire. Philibert Audebrand le doyen du journalisme français raconte dans ses *petites mémoires du XIX^e siècle* l'anecdote suivante qui à sa place ici.

Un soir chez des amis il lut une page d'album très spirituelle, très sceptique, très humoristique qui était signée H.H.

— Que cachent ces deux H. demanda Audebrand.

— Un grand poète, un grand prosateur, un maître original.

— Pourquoi n'a-t-il pas signé son nom ?

— D'abord, parce qu'il ne veut pas contribuer à propager l'ennui en forçant le lecteur à se fourrer dans la tête quelques syllabes patronymiques de plus, en second lieu, parce qu'il trouve un très grand charme à ne pas faire comme tout le monde.

Il s'agissait de Henri Heine.

Qu'il nous soit permis au moins en dehors de toute autre considération, de faire comme ce grand penseur — de faire encore moins que lui parce que nous sommes moindre — qu'il nous soit permis de signer cet article d'un seul.

H.

TRIBUNE LIBRE

Monsieur le Rédacteur en chef du « Réveil ».

Je vous remercie, Monsieur, d'avoir inséré ma dernière lettre et vous prie à ce sujet de me permettre une rectification.

Vous m'avez fait dire en parlant des insultes de M. Légasse à l'adresse de M. Greslé que l'ami de M. Frapart avait péché contre le sixième commandement, tous vos lecteurs j'en suis certain auront vu dans cette erreur une faute d'impression.

Je n'ai jamais voulu dire que M. Légasse était un luxurieux, Honni soit qui mal y pense !

Je reprends, ceci établi, la suite de ma critique.

Je suis d'accord avec vous, Monsieur le rédacteur en chef, lorsque vous dites à M. Frapart que l'attitude de M. Légasse est différente lorsqu'il se fait provocateur de celle qu'il prend lorsqu'il est provoqué, je suis encore d'accord avec vous lorsque vous assurez M. Frapart de votre courtoisie et de votre correction surtout à son endroit. M. Frapart qui porte la robe du prêtre et la porte très dignement est, et doit rester, à l'abri de toute attaque malveillante. Si dans le journal des expressions d'un goût douteux ont été employées M. Frapart ne peut arguer qu'elles lui étaient personnellement appliquées.

Et ici Monsieur le rédacteur en chef

permettez moi d'ouvrir une parenthèse. M. Frapart qui nous parle de ses *très modestes instructions* me permettra à moi qui suis croyant, à moi qui ne fait peut-être pas étalage de mes principes religieux, qui n'assiste peut-être pas tous les dimanches à la grand'messe, à moi qui ne crie pas à tous les échos que je suis un catholique pratiquant me permettra de lui dire que des instructions plus fréquentes sur le VIII^{me} commandement seraient bien utiles à St-Pierre.

N'est il pas en effet pénible M. le rédacteur en chef de pouvoir entendre dire qu'à St-Pierre le climat est trop froid pour que la fleur si belle de la vérité y puisse fleurir, n'est il pas pénible d'entendre ajourter que la calomnie et l'injure sont les seules fleurs qui s'y acclimatent facilement ? n'est-il pas plus pénible encore de pouvoir entendre dire par des gens honorables et compétants que l'on connaît à St-Pierre, la moralité des témoins.

Et bien il me semble que si l'éloquent M. Frapart et ses collègues du clergé St-Pierrais s'attachaient un peu plus à démontrer tant au point de vue spirituel qu'au point de vue temporel combien il est mal, il est bas, il est vil, il est lâche de calomnier son prochain, d'injurier ses semblables, de faire des faux témoignages de mentir enfin, il me semble dis-je que les croyants qui assistent à leurs sermons en tireraient certes quelque profit et que la société St-Pierraise toute entière y gagnerait.

En terminant M. le Rédacteur en chef laissez moi vous dire combien je suis d'accord avec vous sur les principes que vous émettez à la fin de votre réponse.

Non nous ne sommes pas tous ici des adorateurs du veau d'or — nous ne nous humilions pas tous devant la puissance de l'argent !

A ce propos, M. le rédacteur en chef il me revient un souvenir.

C'était à l'époque du Panama un journal illustré de Paris, très répandu, publia en 1^{er} page une gravure en couleurs qui fit sensation. Cette gravure représentait un énorme veau d'or placé sur le quai d'Orsay, près le pont de la concorde, juste en face le Palais Bourbon — que l'on apercevait éclairé par les scintillements de la masse d'or. Au pied de l'énorme bloc on voyait se presser, se bousculer des hommes, des députés, les uns s'agenouillaient timidement, les autres se prosternaient, d'autres plus audacieux imploraient les yeux au ciel, de plus audacieux encore escaladaient le piedestal et allaient jusqu'à toucher la masse d'or qui semblait insensible à leurs prières.

Un article symbolique accompagnait la gravure en voici le début :

« Le veau d'or est toujours debout »
on encense
Sa puissance.

« Ces vers que les auteurs de Faust mettent dans la bouche de méphistophélès, le lieutenant de Satan, comme ils sont d'actualité, hélas !

« Les paroles sont des cantiques où

« pureté rime avec austérité, dévouement « avec désintéressement. Mais les actes !

« Le veau d'or est toujours debout et « ses prêtres sont nombreux, audacieux, « jusqu'au jour de justice où l'indignation des honnêtes gens vient les pousser jusque sur les marches du piedestal « de l'idole qu'ils servent.

« Il faut s'enrichir, s'enrichir quand même.

J'arrête ici la citation, Monsieur le rédacteur en chef — n'est-ce pas que ce portrait des adorateurs du veau d'or est fidèle, et s'il est vrai que nous ne sommes pas tous des adorateurs du veau d'or, s'il est vrai que nous ne nous humilions pas tous devant la matière impure, il n'en est pas moins vrai hélas qu'elle a encore de nombreux adorateurs, et que aujourd'hui comme hier :

Le veau d'or est toujours debout.

Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments dévoués.

Dixi.

P. S. — Cette lettre était écrite lorsque j'ai lu votre nouvel article *Alliance du Cabaret*, aussi j'ai supprimé à l'endroit où il y a des points un passage de critiques — je suis donc après votre franche et loyale explication complètement d'accord avec vous.

D.

GRANDE SOIRÉE

Notre journal officiel annonçait, dans sa partie officielle, que M. le Gouverneur et M^{me} Julien recevraient en leur hôtel gubernatorial et que l'on y danserait le mercredi, 3 Février.

Autrefois, à pareille annonce alléchante, une nuée de jeunes filles et de jeunes femmes se répandaient par la ville faire emplette d'un tas de belles choses : il y avait cette émulation féminine qui était déjà un avant courrier de tout le plaisir que l'on se promettait. Aujourd'hui une telle invite laisse tout le monde froid, c'est à qui s'engagera au contraire à ne pas y aller.

Malgré cette froideur des invités, l'hôtel-palace était splendidement éclairé ; pour la circonstance le moteur électrique avait décuplé sa force motrice.

Julien, encore sous l'impression de la séance baleine, avait le front soucieux de savoir quel accueil on ferait à ses invitations, bien que Marius se soit chargé de relancer bien des indécis.

Il paraît que les instances du bras droit de notre Gouverneur n'ont pas été prises en considération, car à peine une quarantaine de personnes ont-elles répondu à l'appel.

Pas un chef d'administration ou de service n'avait pu ou dû se faire violence. Le conseil d'administration brillait par l'absence de ses membres.

Le Conseil Municipal était représenté par deux beaux-frères qui s'étaient soufflé l'un à l'autre un peu de courage pour la circonstance.



Chambre de Commerce y figurait une seule unité, celle la plus intéressée à la question baleine tranchée le même jour.

Donc le conseiller privé, le Maire, le Président de la Chambre de Commerce, le Trésorier, le chef du Service Judiciaire, le Chef du Service Administratif et le Chef du Service de Santé brillèrent, mais par être absents.

M. Jullien se consolait de l'absence de toutes ces personnalités marquantes par le bonheur et l'honneur de compter parmi ses invités fidèles, le délégué au conseil supérieur: e pluribus unum.

Cette assistance restreinte a forcément jeté un froid partrop d'espace dans les vastes salons de l'hôtel du gouvernement. Les intimes et habitués avaient beau se démener et être un peu partout, ils n'arrivaient pas à combler les vides de la phalange des danseurs. Mlle Jullien a été la première à subir le contre coup de ce manque d'entrain par une retraite prudente qui lui a paru plus attrayante.

En revanche le buffet ne laissait rien à désirer par l'abondance et la variété des mets froids:

Succulent bouillon à la jullienne
Dinde truffée marrons tirés du feu,
Galantine de volailles à la duchesse,
Salade russe végétarienne,
Canards aux olives, sauce baleine,
Punch au rhum électoral,
Pâtisserie et soupers de nonne,
Champagne frappé du Palais,
Liqueurs assorties Jules-Jean Baptiste,
St-Julien clos Petite Heronnière
Surprises Nemo
La cryma christi et château neuf du pape
Cigarettes turques pour dames.

La variété d'un tel menu fait honneur à l'organisateur et certains invités ont encore plus tenu à y faire honneur par une prise d'assaut en règle, qui témoigne combien la danse est un excellent apéritif. Ceux-là étaient plus pratiques que bien d'autres d'avoir pensé ou songé à venir prendre leur part des frais de représentation, c'est toujours autant de pris sur l'ennemi.

Par ailleurs, les a-parte ont été fréquents, chacun de reconnaître par des chuchotements timides que les circonstances deviennent de plus en plus graves et que le char de l'état navigue sur un volcan.

LA BALEINE

La baleine est dans l'eau: on prétendait l'en retirer, mais comme elle s'y trouve fort bien elle ne demande qu'à y rester.

Tel n'était pas l'avis de M. Jullien et de quelques uns de ses amis: il a fait le possible pour la mettre à sec et s'il n'y est pas parvenu ce n'est nullement de sa faute.

Rappelons brièvement l'origine de cette affaire.

Au mois de Décembre dernier, M.M. A. Salomon et Cie faisaient une demande tendant à obtenir un terrain à l'anse à Henry et l'autorisation d'y établir une Usine pour la préparation de l'huile de baleine et sous produits.

Personne n'ignorait que cette demande

était faite pour le compte d'une Société étrangère.

Au cours de l'enquête qui s'en suivit, les pêcheurs de l'île aux Chiens formulèrent une opposition: ils se voyaient menacés dans leur industrie et craignaient avec raison que les odeurs qui se dégageraient de l'Usine ne rendissent leur séjour inhabitable.

Dans ce même temps le gouverneur décidait d'envoyer le Conseil d'hygiène à St-Lawrence T/N pour y étudier le fonctionnement de l'Usine qui venait d'y être établie et qui appartient au Dr Rismuller demandeur à St-Pierre, par l'entremise de M.M. A. Salomon et Cie.

Le Conseil voulut bien s'y rendre par pure complaisance et croyons-le sans beaucoup de conviction.

Cependant à part les appréhensions du voyage par mer à une époque aussi avancée, cette visite devait être très intéressante: mais c'est tout.

En effet, quelque soient les procédés employés, si parfaitement qu'ils puissent être, il se dégage des odeurs fort désagréables et qui se répandent même au loin.

Ce n'était pas en plein hiver que l'on pouvait le constater, mais au contraire en été: cela du reste n'est pas douteux, les anglais l'ont dit maintes et maintes fois, et M. Jullien lui-même devrait se rappeler qu'en passant à Balena en Septembre 1902, il fut si fortement incommodé par l'odeur qu'il dut abandonner le pont du «Glencoe» et n'y reparut qu'après qu'on eût laissé cet endroit.

Croyez-vous encore que notre tutélaire administration se soit préoccupée de savoir si l'on pourrait trouver à l'anse à Henry l'énorme quantité d'eau douce nécessaire à cette industrie: 80 à 100 tonnes en moyenne par jour au minimum!

La plus grande partie de cette eau est employée pour le lavage des cales et plans inclinés, pendant tout le temps que durent les dépeçages.

Cette précaution est indispensable, c'est une question de salubrité que l'on ne peut ni ne doit négliger.

C'est en effet, grâce aux torrents d'eau projetés ainsi contre le corps de l'animal, que les odeurs putrides qui s'en dégagent, restent sans effet.

A Terre-Neuve des autorisations ont dû être refusées lorsqu'il a été reconnu que les endroits demandés ne disposaient pas d'une quantité d'eau jugée suffisante: entre autres Burins.

Ce qui pour M. Jullien est un détail, est un point d'importance pour d'autres gouvernants.

voilà donc des objections qui ont bien leur valeur, et qui suffiraient; inutile d'en énumérer davantage.

D'ailleurs le résultat a été obtenu, le conseil d'Administration a repoussé la demande: c'était le vœu de la population.

Pour certains, c'est une perte, ils en sont convaincus, car on leur avait fait miroiter des avantages hyperboliques, qu'ils s'en consolent, tout cela n'était que pure imagination.

M. Jullien en la circonstance s'est fait l'avocat de la demande; il a paraît-il plaidé avec une chaleur et une maestria dignes d'une meilleure cause.

Et dire que tout cela est par pur dévouement, car enfin chacun connaît et rend hommage à ses sentiments d'impartialité.

Ne sait-il pas nos besoins mieux que nous: c'est pour notre bonheur qu'il voulait malgré tous, mettre à notre porte une industrie puante, insalubre et préjudiciable à la pêche: quand on est philanthrope on ne l'est pas à demi.

Il y a encore bien d'autres œuvres non moins belles dont ce modèle des administrateurs voudrait pouvoir doter la colonie. Son cœur déborde de tendresse pour ce cher petit pays qu'il aimait avant de le connaître et auquel il jura un jour de consacrer son existence.

Oui, mais il faudrait de la galette, et même beaucoup de galette, paraît-il.

Cela sera donc pour plus tard, et viendra le consoler de son échec d'hier.

En attendant la majesté lui commandait de ne pas manifester son dépit d'une façon aussi ouverte qu'il l'a fait au Conseil d'Administration.

Celui-ci n'aurait pas eu le regret de constater que son Président avec son air boudeur et furibond ressemblait fort à un petit garçon à qui l'on aurait promis le fouet.

UN PEU D'HISTOIRE

Le Réveil, malgré la petitesse de sa carrière littéraire s'est permis de faire des incursions dans les fastes historiques de l'hôtel de Rambouillet, fastes que beaucoup de nos lecteurs peuvent ignorer ou ne plus se rappeler.

Il faut en convenir la vogue de l'hôtel de Rambouillet a fait époque dans notre littérature, surtout par son influence sur le beau langage imagé et précieux.

C'était le salon à la mode, le rendez-vous que fréquentaient les plus beaux esprits de l'époque, futures célébrités d'un monde sélect.

La tenue de ces assises de la réforme littéraire était présidée par l'illustre marquise de Rambouillet, assistée de sa fille, la belle et spirituelle Julie d'Angennes, qui devint duchesse après avoir été l'attraction de toute cette pléiade de beaux esprits et de beaux diseurs.

On y dissertait autant et plus de galanterie que de notre littérature que l'on voulait épurer de termes vulgaires et populaciers en se jetant dans l'excès contraire, qui fut qualifié de langage des précieux.

L'Hôtel de Rambouillet, malgré son ton d'afféterie et de préciosité, donna à Richelieu l'idée de fonder l'académie française: cette institution fut le coup de grâce de cette société littéraire à laquelle elle se substitua officiellement.

Un événement se produisit le 1^{er} janvier 1641, la belle Julie reçut du duc de Montausier, l'un de ses soupçonnés, un bel album contenant soixante-deux madrigaux rimés

en son honneur par les principaux poètes ses adorateurs, chaque madrigal agrémenté de fleurs symboliques peintes par l'illustre Robert.

Après dix-sept ans d'une longue attente, le duc de Montausier, fut enfin admis à l'honneur d'être le mari de la divine Julie, dont le mariage se fit disent les chroniques du temps, par procuration.

La représentation des «Précieuses ridicules» se chargea de la dispersion de ce cénacle littéraire tombé sous la raillerie publique, qui lui fit ainsi son procès :

La plupart d'entre elles
Soit laides ou soit belles
Tenaient avec un air badin
Chacune une canne à la main,
La faisant brandiller sans cesse,
.....

Malgré les «Précieuses ridicules» il est resté du précieux dans notre esprit et dans notre langue, à l'usage de certaines gens qui croient ainsi donner le bon ton de la conversation selecte.

A propos de « l'hôtel de Rambouillet »

Les Capitans Fracasse ou les émules d'Abadie-Toro.

Quarante huit heures après la sortie du dernier «Réveil» notre directeur gérant a reçu la lettre suivante:

St-Pierre, le 1^{er} Février 1904.

Monsieur le Directeur-gérant,

Dans le numéro du Réveil St-Pierrais du 30 Janvier vous publiez un article intitulé «Hôtel de Rambouillet» dans lequel les vers qui lui furent dédiés... « que sa diversité séduit, éblouit, ensorcelle » désignent Madame Salomon.

En conséquence, je vous demande le nom de l'auteur de l'article.

Recevez, Monsieur, mes salutations.
E. SALOMON.

Une demi-heure après M. Girardin répondait en ces termes

St-Pierre le 1^{er} Février 1904.

Monsieur E. Salomon,

Je reçois votre lettre de ce jour relative à un article qui a paru dans le Réveil St-Pierrais depuis Samedi. Je suis très étonné d'apprendre que les vers reproduits dans l'article de «Rambouillet» ont été dédiés à Madame Salomon et que par conséquent leur reproduction vise votre dame.

Ceci dit, je vous demande tout simplement pourquoi vous désirez connaître l'auteur de l'article, on se tiendra à votre disposition pour telle attitude que les circonstances commanderont.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations.
J.-B. GIRARDIN.

Le 3 Février seulement M. E. Salomon s'avisa de répondre ce qui suit.

St-Pierre, le 2 Février 1904.

Monsieur le Directeur-gérant
du Réveil St-Pierrais.

J'ai reçu votre lettre en réponse à celle où je vous demandais le nom de l'auteur de l'article intitulé «Hôtel de Rambouillet».

Vous répondez par une reculade, une reculade trop compliquée pour qu'on vous l'attribue.

Il est bien certain que celui qui se dérobe derrière vous, ne doit pas en être à ses débuts de l'anonymat. Il ne se révélera pas.

Osez-vous certifier que M^{me} Salomon n'est pas visée dans l'article en question?

Recevez, Monsieur, mes salutations.
E. SALOMON.

Le même jour, MM. Girardin et Walsh remettaient à M. Salomon le petit poulet que voici.

St-Pierre, le 3 Février 1904,

Monsieur E. Salomon,

Il est absolument inutile de prendre des airs à mon endroit. Bien que je sois ouvrier, je sais comprendre les nuances. Vous ne pouvez ni ne devez parler de reculade, sans faire rire tous ceux qui ont du bon sens.

Vous m'avez écrit lundi seulement au sujet d'un article paru dans le « Réveil St-Pierrais » depuis samedi. Aujourd'hui seulement vous répondez à une lettre que je vous ai adressée depuis avant hier.

Malgré ces attermoiements voulus et calculés, je viens vous répéter que je vous ferai connaître l'auteur de l'article «l'Hôtel de Rambouillet» dès que vous aurez — suivant l'usage — dit pourquoi, bien précisément, vous voulez le connaître. Pour vous mettre à votre aise, je vous déclare que si vous m'écrivez que vous désirez une réparation par les armes, l'auteur de l'article, sans même discuter la question de savoir si M^{me} Salomon a été ou n'a pas été outragée, mettra ses témoins en relations avec les vôtres en vue d'une rencontre.

Veuillez donc m'écrire vos intentions, et dans le cas où vous voudriez sérieusement une rencontre, vos témoins n'auront qu'à m'écrire, à leur tour, l'heure à laquelle ils pourront se trouver au bureau du journal, et là ils rencontreront les témoins de l'auteur de l'article.

Si c'est pour autre chose qu'une rencontre que vous demandez le nom de l'auteur de l'article, permettez-moi de vous dire que je n'ai pas à satisfaire votre curiosité et qu'il est des pains dont je ne mange pas.

Veuillez agréer, M. mes salutations.
J.-B. GIRARDIN

Ne réfléchissant pas trop cette fois, M. E. Salomon a pris l'attitude que l'on va voir:

St-Pierre, le 4 Février 1904.

Monsieur le Directeur-gérant

Je ne vous reconnais pas le droit de m'indiquer la marche à suivre dans une affaire de ce genre et ne puis accepter vos propositions, sachant bien que l'auteur véritable de l'article en question ne se révélera pas.

Sur ce, je clos avec vous une correspondance qui n'a que trop duré.

Recevez, Monsieur, mes salutations.
E. SALOMON.

Et puis voilà!

LE TERRIBLE E. SALOMON



C'est un homme terrible que ce M. E. Salomon et si chatouilleux! Pour un pour un non il met flamberge au vent, tel un mousquetaire. Mais rassurez-vous, chers lecteurs, la redoutable Durandal de M. E. Salomon ne vous atteindra pas, ne vous percera pas le cœur, là, d'un coup droit, fatal; elle n'a jamais atteint personne, elle n'atteindra jamais personne elle décrira peut-être des moulins terribles qui fouetteront l'air et terrifieront les enfants mais des gens qu'elle tuera se porteront toujours bien »

Donc M. E. Salomon se trouve piqué par un dernier article du «Réveil». On ose mettre en scène une précieuse duchesse! «Mort et extermination» crie-t-il. Sa plume, si calme d'habitude, si noble d'allure, si correcte dans ses déliés délicats, ses pleins harmoniques s'agit frénétiquement sur le papier d'où se détachent avec une vigueur inaccoutumée ces mots: *le nom de l'auteur, le nom*. Ce pauvre auteur! il va passer un mauvais quart d'heure; le glaive de M. E. Salomon va s'abattre sur lui, rapide comme le couperet de la guillotine.

Le Directeur du «Réveil» en frémit presque, lui qui n'a pas l'habitude de trembler. Mais devant Salomon, cet homme terrible, dame! Et il demande: «Que lui voulez-vous, à cet auteur? Est-ce pour le pulvériser à la façon d'Abadie Toro? est-ce pour lui envoyer un coup d'estoc, l'expédier ad patres sans qu'il ait même le temps de dire un oramus? Expliquez-vous: je voudrais l'avertir au moins, lui dire que vous entendez le supprimer sans phrases.»

Salomon le terrible, répond: «Vous reculez, vous reculez lâchement» et il le clame à tout St Pierre.

«Mais non, répond ce brave «Réveil», Vous criez trop depuis quatre jours, ce qui nous étonne de vous, un homme terrible. Envoyez donc vos témoins, deux petits témoins ou deux gros, comme vous voudrez: ils rencontreront à la Rédaction deux amis de cet auteur que vous comptez écharper; il serait si heureux de vous regarder en face, là à quatre-yeux».

M. E. Salomon trouve cette démarche trop compliquée. Il n'aime pas les choses compliquées, lui! Ça allait si bien! Il brandissait furieusement son épée qui décrivait des moulins terribles, car tout est terrible chez cet homme; il disait dans l'inimitié: «tiens, regarde la botte que je lui porterai: il sera cloué comme une chauve-souris». Et puis, patatras! Ce vil auteur, ce lâche veut se faire connaître. Quel toupet quelle audace! mais qui donc lui demandait de se montrer? Salomon est très courageux. Tremblez Messieurs.

Et le terrible Salomon, tel le non moins terrible Achille, est rentré dignement sous sa tente. Sa plume ne frémit plus, ne s'agit plus; elle est redevenue une plume correcte de tabellion; elle écrit: «le véritable auteur de l'article ne se fera pas connaître; l'incident est clos».

Et voilà une pirouette et très rapide. Ce n'est pas plus difficile que ça.

Le Directeur Gérant, J. B. Girardin

St-Pierre Miquelon. — Imp. Coopérative